



Stream me forever

Il y a tout juste dix ans, le streaming s'imposait comme **bouée de secours** de l'industrie du disque (moins des artistes) et **changeait à jamais le visage de la musique**. Avant d'être à son tour bousculé par l'**IA**?

Par **Laurent Hoebrechts**

« Je garde un souvenir assez précis d'une réunion en particulier. On avait reçu l'invitation par mail: un Suédois venait nous présenter l'interface de sa nouvelle application, c'était cool si on pouvait être présent. » C'est Damien Waselle, aujourd'hui directeur de Pias Belgium, qui parle. « A l'époque, on pensait encore que la solution principale contre le piratage s'appelait iTunes. Et on soupesait l'idée de sortir les albums d'abord en physique, avant de les mettre sur les services digitaux légaux. » La donne va cependant rapidement changer. Ce jour-là, ils sont une dizaine autour de la table pour écouter le fameux représentant, venu de Suède pour vendre la dernière version de son produit: Spotify. « Au bout de la présentation, je me rappelle avoir été à la fois impressionné, et en même temps un peu sceptique: chaque semaine, on nous contactait pour nous proposer des solutions digitales. On était encore loin d'imaginer que le streaming allait devenir la norme. » Et même la planche de salut d'une industrie du disque qui, après des décennies de croissance effrontée, s'était fait ratiboiser par le téléchargement illégal.

La bascule a lieu il y a précisément 10 ans. Entre 2010 et 2015, le nombre d'abonnés payants aux plateformes était déjà passé de 8 à 68 millions, selon l'IFPI (International federation of the phonographic industry). En 2016, elle va quasi doubler -112 millions. Encore une « paille », mais assez pour que, cette année-là, les revenus du streaming dépassent pour la première fois ceux du téléchargement légal. Mieux: pour la deuxième année consécutive, le marché mondial de la musique est en croissance. Cela n'était plus arrivé depuis l'époque dorée du CD, dans les *nineties*... Cela faisait pourtant un moment que la solution de l'écoute en streaming était sur la table - depuis les prémices de la plateforme Rhapsody (inaugurée dès 2001) au service français Blogmusik, lancé en 2006 (avant de devoir fermer l'année suivante, et de devenir... Deezer). Méfiantes, les maisons de disques mettront toutefois du temps à monter à bord.

En 2016, le paradigme change. Même les Beatles lâchent du lest: la veille de Noël 2015, la totalité de leur catalogue est mise en ligne, sur Spotify, Apple Music, Deezer, Google Play, Tidal, Amazon Prime Music, etc. Quelques mois plus tard, Radiohead, qui s'était pourtant retiré des plateformes de streaming, publie son nouvel album *A Moon Shaped Pool* un peu partout. Y compris sur Spotify, que Thom Yorke avait encore décrit en 2013 comme « le dernier pet désespéré d'un corps à l'agonie »... Visait-il alors l'industrie? Celle-ci a en tout cas balayé ses dernières réticences. En 2016, toujours, elle embraye définitivement. Aux Etats-Unis, les Grammys autorisent par exemple la participation des albums uniquement publiés en streaming. La RIAA (Recording Industry Association of America) décide également de prendre en compte les chiffres du streaming dans ses certifications. En France, le Snep (Syndicat national de l'édition phonographique) adapte lui aussi ses règles. Et en Belgique? Pareil. « En ce qui concerne l'Ultratop, le streaming est comptabilisé

pour les singles depuis le 1^{er} janvier 2016, confirme Olivier Vandeputte de la BRMA (Belgian recorded music association). Avec des subtilités qui ont pu évoluer avec le temps. Exemple: on tient compte de la différence entre un stream "premium" (abonnement payant) et un stream *ad-supported* (abonnement "gratuit"). Un stream payant rapporte plus et pèse donc davantage. » Dans tous les cas, « il ne faut pas faire de grand dessin pour comprendre que le streaming légal a joué un rôle extrêmement important pour sortir l'industrie musicale de l'ère noire de la piraterie »...

Le stream était presque parfait

Le streaming ne va pas seulement offrir un nouveau robinet aux majors du disque. Il va aussi profondément changer le paysage musical, bouleverser les habitudes et redistribuer les cartes. Exemple: le 16 juillet 2016, le premier album d'un artiste encore largement inconnu du grand public arrive directement à la deuxième place de l'Ultratop. Son titre: *Batterie faible*. Un an plus tard, son auteur, Damso, pourra même écrire: « J'ai disque d'or/Mais cela grâce aux streams » (sur *Nwaar Is the New Black*). C'est le début d'une vague belge et, au-delà, d'un boom de la musique rap, qui trouvera dans les plateformes le meilleur moyen de sortir de l'ombre médiatique, poussé par un public jeune qui, plus vite que les autres, a adopté le modèle du streaming. Le rap n'est d'ailleurs pas le seul à profiter du basculement vers le streaming. Les musiques afros ou latinas trouvent également une nouvelle visibilité dans un système où les flux circulent et sont comptabilisés en temps réel. Et où l'unité de « mesure » est désormais le morceau, et non plus l'album...

Au départ, les plateformes ont pourtant joué le jeu du LP (long player), le mettant en avant dans leurs interfaces. Interrogé dans *Boulevard du stream*, indispensable enquête de Sophian Fanen parue en 2017 (éditions Le Castor Astral), Guillaume Quelet, passé par les majors Sony et Warner, expliquait notamment: « Les premiers utilisateurs de Deezer et Spotify (...) sont de gros consommateurs de musique qui naviguent dans les discographies des artistes en comparant le mérite de leurs albums (...). Il a fallu attendre l'arrivée d'un public plus vaste et moins spécialisé pour que la toute-puissance de l'album commence à s'effriter. »

Il est remplacé par la playlist, agrégation de morceaux faite maison ou proposée par les plateformes. Les stars continuent évidemment de sortir des albums, mais ceux-ci ont tendance à se rallonger, pour ressembler de plus en plus à des playlists - c'est comme cela que Drake, roi du stream, présente par exemple son disque *More Life*, en 2017.

L'écoute change. Et les algorithmes s'affinent, suivant de toujours plus près les goûts de leurs utilisateurs. C'est que, contrairement aux ventes physiques, dont l'opération s'arrête dès l'achat, le streaming repose sur une écoute répétée. Plus un morceau est streamé, plus il devient rentable. Il faut donc sans cesse le faire remonter dans le fil des écoutes. C'est un peu le revers de la médaille. L'« utopie » ●●●

«Le streaming légal a joué un rôle important pour sortir l'industrie musicale de l'ère noire de la piraterie.»

●●● des débuts – donner accès (légalement) à toutes les musiques aux mélomanes du monde entier – laisse place à une machinerie calibrée pour abreuver un public passif de «contenus» à jouer en boucle.

Les menaces de l'IA

En dix ans, le streaming a donc conquis l'industrie. Mais il a aussi montré ses limites. Plus gros acteur du milieu, coté en Bourse depuis 2018, Spotify a dû attendre 2024 pour engranger ses premiers bénéficiaires. Et il continue d'être régulièrement critiqué pour sa rémunération des artistes. Damien Waselle: «Est-ce que c'était mieux avant? Chacun répondra. Mais en tant que responsable chez Pias, c'est difficile de nier le fait que le streaming a permis la pérennité du label. Il ne faut pas oublier non plus qu'on n'en est encore qu'au début. Aujourd'hui, sur huit milliards d'êtres humains, quelque 760 millions sont abonnés à une plateforme, dont la moitié seulement a décidé de payer. Le levier économique reste énorme.»

Pas question de nier les problèmes et les effets pervers du système. «Comme vous, je constate la disparition d'une certaine classe moyenne dans la musique. Mais est-ce seulement dû aux plateformes de streaming, et pas plus généralement à une forme de globalisation, qui passe par des plateformes comme Instagram, TikTok, YouTube, etc.?» Et oui, reconnaît encore Damien Waselle, «c'est essentiellement le *back catalogue* des maisons de disques qui fait tourner les compteurs. Mais, quand j'étais disquaire, on faisait aussi une part importante de notre chiffre d'affaires avec les best of d'Abba ou des Doors.» Le succès viral d'un groupe de math rock comme Angine de poitrine prouve par ailleurs qu'entre l'hégémonie des superstars globales et l'errance dans la zone grise des plateformes, il existe malgré tout une troisième voie. «L'autre jour, je suis allé au festival BRDCST de l'AB,

qui programmait Ichiko Aoba, une artiste japonaise dont les chiffres de streaming sont loin d'être phénoménaux, «mais qui remplit des salles partout dans le monde». Le succès d'un groupe comme Geese (distribué par Pias) est un autre exemple. «C'est une histoire à la fois très contemporaine, avec un buzz qui s'est propagé via les réseaux sociaux, etc. Et en même temps, c'est du rock, qui vend pas mal de vinyles, etc.»

Malgré les contestations récurrentes, le streaming a donc gagné. Tout comme l'industrie musicale qui a retrouvé des couleurs.

«L'IA est un outil musical comme un autre, au même titre que le synthé ou le sampler.»

Et les artistes? C'est moins clair. D'autant que la concurrence s'est encore aiguisée ces derniers mois, avec l'arrivée massive de musiques générées par l'IA. Certaines plateformes, comme Deezer, ont commencé à prendre des mesures pour, au moins, signaler les morceaux créés avec des programmes d'intelligence artificielle – Suno, par exemple. Mais d'autres, comme Spotify, se montrent plus fatalistes (ou cyniques) sur la question. L'argument? L'IA est un outil musical

comme un autre, au même titre que le synthé ou le sampler. Par ailleurs – hormis les titres générés quasi automatiquement par des bots, ou des cas d'usurpations d'identité –, il est souvent très compliqué de distinguer la part de l'humain et celle de l'IA dans une composition. A terme, le risque existe pourtant de voir les plateformes noyées sous les productions de l'IA. Au point que certains, dix ans après le boom du streaming, commencent même à envisager leur disparition... ●

Quelque 760 millions de personnes dans le monde sont abonnés à une plateforme, dont la moitié seulement a décidé de payer.

